

L’Affaire des guérisseurs

**Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et
Edmond Luciole #3**

Eric Larrey

Du même auteur :

L'affaire des Colonels (2019)

L'affaire du huitième coffret (2019)

Copyright © 2020 Eric Larrey

Tous droits réservés.

ISBN : 978-1-0859-0811-5

Photo de couverture : ©Johane Larrey
Traboule

L'affaire des guérisseurs

Pour mes filles adorées, Flavie et Johane

« Les hallucinations commencent. Les objets extérieurs prennent des apparences monstrueuses. Ils se révèlent à vous sous des formes inconnues jusque-là. Puis ils se déforment, se transforment, et enfin ils entrent dans votre être, ou bien vous entrez en eux. Les équivoques les plus singulières, les transpositions d'idées les plus inexplicables ont lieu. Les sons ont une couleur, les couleurs ont une musique...

Vous êtes assis et vous fumez ; vous croyez être assis dans votre pipe, et c'est vous que votre pipe fume ; c'est vous qui vous exhalez sous la forme de nuages bleuâtres»

Les Paradis Artificiels, Charles Baudelaire, 1860

1. Prologue

Lyon, juillet 1895

Voilà quelques semaines, j'adressai à mon ami le Docteur Watson le récit de la seconde affaire que Sherlock et moi avons traitée en 1870. Cette affaire du huitième coffret m'avait replongé dans les heures les plus sombres de la Commune et de la guerre contre la Prusse. Notre troisième République est vraiment née dans la douleur et semblait bien fragile.

Et pourtant, malgré l'assassinat du Président Sadi Carnot, ici-même à Lyon, il y a un peu plus d'un an, et le mandat extrêmement bref de Jean Casimir-Perier à la tête de la République, celle-ci semble durablement installée. La monarchie et l'Empire semblent définitivement enterrés et souhaitons que le septennat du Président Félix Faure, tout récemment élu, aille jusqu'à son terme¹.

La défaite contre la Prusse reste quant à elle toujours présente dans nos mémoires. La France en est ressortie non seulement vaincue, mais encore amputée de deux territoires dont nous portons quotidiennement le deuil.

¹ Il n'en sera rien, car Félix Faure mourra avant la fin de son mandat, en 1899, dans des circonstances scabreuses

L'Alsace et la Lorraine sont désormais sous contrôle allemand et seule une nouvelle guerre pourrait nous les rendre. Serait-ce seulement souhaitable ?

Mais laissons ces supputations oiseuses pour revenir au sujet qui me passionne désormais. Je dois reconnaître que la narration des enquêtes menées avec Sherlock me procure un plaisir des plus intenses. Et même si je n'ai pas le talent du Docteur Watson, je me sens de plus en plus à l'aise dans cet exercice. C'est ce que ce dernier a eu la bonté de me confirmer dans le courrier de ce matin. Même si je ne suis pas dupe de son extrême gentillesse, ses encouragements me vont droit au cœur.

« Mon Cher Edmond,

Quel plaisir de découvrir cette seconde affaire, tout aussi extraordinaire que la première. Votre implication dans les événements les plus marquants que la France ait connus est tout bonnement sidérante.

Je m'en suis ouvert à Holmes, lui reprochant même de m'avoir tu de tels développements. Sa réaction fut assez classique, minimisant la complexité des cas et me reprochant de m'attacher à la compilation de ses exploits... Il ne changera jamais !

Sachez que je me suis délecté de votre manuscrit, qui retranscrit en détails vos aventures, et ne laisse aucun temps mort. Je n'aurais pas mieux fait.

L'affaire des guérisseurs

Je réitère cependant un avertissement. Les faits, que vous relatez dans cette affaire, pourraient causer de nombreux troubles s'ils venaient à être portés à la connaissance du public. Qu'entendez-vous en faire ?

Je terminerai cette courte missive par une interrogation plus personnelle. Les aventures et les dangers que vous avez encourus avec Sherlock ont dû nouer entre vous des liens indéfectibles. Aussi je ne comprends pas que vous ayez si longtemps coupé les ponts. Bien sûr, je sais que Holmes peut se montrer secret, réservé, voire asocial et je ne serai pas le dernier à m'en plaindre. Néanmoins, comment expliquer que vous n'ayez pas échangé la moindre missive depuis près de vingt ans ?

Pardonnez ma curiosité, mais je pressens qu'il doit y avoir là des clefs qui me permettraient de mieux appréhender le comportement de notre ami.

Au plaisir de vous lire prochainement et espérant ardemment découvrir une nouvelle affaire, votre dévoué

John Watson ».

Ce cher docteur pose là une question très importante, à laquelle il me serait difficile de répondre simplement. Je pourrais invoquer des arguments classiques, comme le relâchement des liens amicaux avec la distance ou les obligations familiales et professionnelles. Ils ont, sans aucun doute, joué un rôle dans notre éloignement, mais

ils n'expliquent pas tout. Il y a bien des éléments particuliers que je me dois de confier.

Je m'étais imaginé poursuivre la relation de nos affaires dans un ordre chronologique strict, mais la question posée par le docteur Watson me fait changer mes plans. Qui plus est, toutes nos affaires n'ont pas eu la même ampleur ni les mêmes répercussions et ne l'intéresseront pas forcément autant.

Alors comment poursuivre ? Quels événements ont pu nous conduire à poser les prémices de notre future séparation ? Le simple fait de poser la question me ramène immédiatement à l'automne 1871. Ce n'est qu'une intuition, mais je pense qu'en me replongeant dans mes notes et en me forçant à relater avec précision cette période, je trouverai des éléments qui me permettront de répondre au Docteur.

Je me lance donc dès à présent dans l'écriture de ce que j'appellerai désormais « l'affaire des guérisseurs ».

2.

Lyon, lundi 4 septembre 1871

L'élection d'Adolphe Thiers² à la présidence de notre toute jeune République, quelques jours plus tôt, était encore le sujet de discussion préféré de toute la population. Maryvonne faisait partie de ses plus ferventes admiratrices, quand bien même certains voyaient en lui le fossoyeur des parisiens. Lui seul semblait à même de redresser la France, suite à notre défaite face à la Prusse.

Pour ma part, à trente ans à peine, j'avais déjà connu deux monarchies, un empire et deux républiques. Je ne me faisais pas trop d'illusion sur la stabilité de ce nouveau gouvernement.

Quant à Sherlock, le sujet l'indifférait au plus haut point. Sujet de sa très gracieuse Reine Victoria, dont le règne semblait ne jamais devoir s'arrêter, il considérait peut-être la République comme une incongruité. Plus certainement, il n'était vraiment passionné que par ses recherches et la résolution des énigmes que le hasard voulait bien mettre sur notre route... à moins que nous ne les attirions.

² Adolphe Thiers (1797-1877) fut élu en tant que premier président de la IIIe République le 31 août 1871.

Notre cabinet de détectives commençait en effet à avoir une certaine renommée et nous avions assez régulièrement des demandes très diverses à traiter. Cela devait être bon pour les affaires, me direz-vous ? Eh bien non, il n'en était rien. Comment cela, voudriez-vous savoir ? Voyez par vous-même.

En ce premier lundi de septembre, un jeune commis d'apparence fébrile pénétra dans mon bureau et me remit un billet cacheté :

« *Monsieur Luciole,*

Pourriez-vous vous rendre ce matin-même à mon bureau ? Je dois vous entretenir d'une affaire de la plus haute importance.

Fabre, Commissaire-Priseur »

Le jeune commis prit alors la parole.

- *Monsieur Fabre m'a ordonné de vous ramener à ses bureaux sans plus attendre.*

- *Votre Monsieur Fabre paraît bien impatient.*

- *Monsieur, est un homme très occupé qui n'a pas l'habitude d'attendre.*

- *Je vois ça... Où sont situés ses bureaux ?*

- *Au six rue d'Auvergne. Pouvons-nous y aller tout de suite, Monsieur ?*

- *J'imagine que dans le cas contraire, il vous en cuirait, n'est-ce pas ?*

Le jeune commis rougit et ne put qu'acquiescer.

- Ne vous en faites pas, nous n'avons rien de prévu ce matin. Je monte chercher mon associé et nous vous suivons.

La rue d'Auvergne était à deux pas de chez moi et il ne nous fallut que quelques minutes pour nous retrouver au second étage d'un immeuble sans prétention. Le commis nous fit pénétrer dans les bureaux de Monsieur Fabre, à la décoration chargée et aux meubles encombrés de bibelots anciens. Rien de plus logique chez un commissaire-priseur après tout.

- Qui sont ces Messieurs ?

La question était posée par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, grand et mince, très élégamment vêtu.

- Ce sont des invités de Monsieur Fabre, Monsieur Valentin.

- Monsieur Fabre ne m'avait pas prévenu que nous recevions des clients de si bonne heure, veuillez m'excuser. Que puis-je pour vous ?

Une porte s'ouvrit à la volée et un homme d'une soixantaine d'années, mais portant beau, interrompit cet échange.

- Laissez Valentin, il s'agit d'une visite privée.

Ledit Valentin s'inclina légèrement, visiblement vexé de ne pas être mis dans la confidence. Monsieur Fabre nous fit entrer seuls dans son bureau, demandant au commis de retourner travailler.

Quel confortable lieu de travail ce devait être... en temps normal. Une fenêtre était brisée, des livres de la bibliothèque gisaient au sol, des meubles avaient été renversés.

- Merci, Messieurs, d'avoir répondu si vite à ma sollicitation.

- Votre mot laissait transparaître une certaine urgence... que nous comprenons mieux désormais.

- Oui, j'ai été victime d'un cambriolage, comme vous pouvez le constater.

- Et pourquoi avoir fait appel à nous et non à la police ? Ceci relève de leur compétence.

- Je connais trop bien la police pour savoir qu'elle sera incapable de résoudre cette affaire. Par ailleurs, la publicité qui en résulterait serait catastrophique pour ma réputation.

- Je crains que nous ne soyons pas mieux armés que la police pour intervenir sur un cambriolage de ce type, pardonnez-moi.

- J'ai pourtant entendu dire beaucoup de bien de vous par des amis proches. Il semble que vous soyez intervenus à plusieurs reprises sur des cas complexes, avec la plus grande efficacité. Acceptez du moins de m'écouter, vous jugerez ensuite...

Monsieur Fabre paraissait au plus mal, bien qu'il ait gardé la plus totale maîtrise de soi. J'acceptai bien volontiers sa requête, alors que Sherlock se dirigeait vers la fenêtre.

Monsieur Fabre s'était établi en tant que commissaire-priseur rue d'Auvergne il y a plusieurs années. En plus de ces bureaux, il disposait d'une réserve et d'une salle des ventes dans la montée de Choulans. C'est en pénétrant dans son bureau ce matin qu'il avait découvert le désastre.

Il nous expliqua qu'il ne se contentait pas de vendre des pièces rares pour le compte de propriétaires ou d'héritiers en mal d'argent, désireux de se débarrasser d'objets coûteux, il était également collectionneur.

- Voyez-vous, j'ai une passion pour le Japon et tout ce qui s'y rapporte.

- Vous avez en effet une magnifique armure de samouraï, commenta Sherlock qui déambulait dans la pièce.

- Oui, elle est extraordinaire n'est-ce pas ? Dieu merci, les voleurs n'y ont pas touché.

- Les voleurs dites-vous ?

- Oui, enfin le ou les voleurs, je ne sais pas...

- Que vous a-t-on volé, Monsieur Fabre ?

- Toute ma collection de netsukes a disparu. Ils étaient exposés sur l'étagère de ma bibliothèque.

Tout un pan de mur était en effet occupé par un meuble imposant empli d'ouvrages reliés en cuir. Sherlock observait avec attention les rayonnages dont les livres avaient été sauvagement mis au sol.

- En quoi consiste votre collection ? demanda-t-il.

- Les netsukes sont de ravissants petits objets, qui permettent aux japonais d'accrocher divers ustensiles à leur ceinture... une bourse par exemple. Leur habit traditionnel ne comporte pas de poche, mais ils portent une ceinture à laquelle ils suspendent leurs effets.

- Combien y en avait-il ? m'enquis-je.

- Il y avait six netsukes en ivoire et six autres en ambre.

- Et ces objets ont une grande valeur je suppose ?

- Il s'agit, dans le cas présent d'une valeur sentimentale, car je tiens beaucoup à ces objets. Mais

pour répondre à votre question, eh bien oui, ils prennent de la valeur. Le Japon s'est véritablement ouvert au commerce il y a moins de vingt ans et il y a un réel engouement pour tout ce qui vient de ce lointain pays³.

- Est-ce tout ce qui vous a été dérobé, Monsieur ? demanda Sherlock.

- Il me semble, oui. Je n'ai pas encore procédé à l'inventaire complet de mon bureau mais... oui, je crois.

- Vos voleurs savaient donc exactement ce qu'ils voulaient en pénétrant dans votre bureau. Je m'étonne cependant qu'ils n'aient rien pris d'autre. Vous disposez ici de très beaux objets de grande valeur. L'auteur des faits est donc bien renseigné et s'intéresse sans doute lui-aussi au Japon, commentai-je.

- Oui, cela me semble être la meilleure piste. Il faut que vous agissiez au plus vite pour retrouver ces gredins, qui ne tarderont pas à les revendre.

Connaissez-vous des receleurs, des brocanteurs peu scrupuleux ? Je peux vous écrire une liste qui vous aidera. Faites vite et agissez en toute discrétion. Ne mentionnez mon nom sous aucun prétexte et n'intervenez pas si vous trouvez mes netsukes. Revenez ici me prévenir et je me chargerai du reste.

La demande était singulière, mais après tout, si c'était son souhait.

Cette mission n'était ni classique ni passionnante, mais elle nous occuperait quelques jours. Je donnai à

³ L'isolement du Japon cessa sous l'impulsion des États-Unis qui mit sur pied la mission de l'amiral Perry en 1854. Dès lors, le commerce avec le Japon put se développer. La culture japonaise influença l'art occidental au point que le collectionneur Philippe Burty inventa le terme japonisme en 1872.

Monsieur Fabre notre tarif journalier et il me répondit que rien ne comptait plus que de récupérer sa collection. Il s'assit à son bureau pour dresser une liste d'acheteurs qui pourraient être intéressés par ses ... netsukes.

Dès qu'il eut terminé, il me remit une feuille où s'alignaient une quinzaine de noms et d'adresses. J'avais là de quoi commencer notre enquête sans perdre un instant.

- Sherlock, nous y allons ?

Il avait profité de ces quelques instants pour refaire un tour de la pièce, manifestement plus intéressé par les objets d'art de Monsieur Fabre que par cette affaire, ce dont je ne pouvais le blâmer.

- Non pas encore, je le crains, Edmond. Nous ne disposons pas de tous les éléments pour démarrer notre enquête.

- De quoi parlez-vous jeune homme ? De quels éléments auriez-vous encore besoin ?

- De la vérité, pour commencer, Monsieur Fabre. La vérité est indispensable pour que notre mission soit un succès.

Mais quelle mouche l'avait piqué ? Sherlock avait un véritable don pour prendre les gens à rebrousse-poil.

- Pardonnez-moi, Monsieur Fabre, mon associé se sera mal exprimé. Nous vous laissons.

Sherlock ne nous laissa pas le temps de réagir et se dirigea à grands pas vers la bibliothèque.

- Vos netsukes étaient bel et bien disposés devant les livres, n'est-ce pas ?

Je me tournai vers Monsieur Fabre pour me confondre en excuses mais... ce dernier était blanc comme un linge.

- *Oui...*

- *Alors pourquoi le voleur aurait-il jeté bas tous les livres ?... À l'exception de celui-ci toutefois*

Effectivement, un seul volume restait à sa place, un exemplaire de l'ancien testament, relié pleine peau. Sherlock s'en saisit et le fit basculer vers lui. Un léger claquement s'ensuivit et une partie des rayonnages vidés pivota. Sherlock ouvrit totalement le battant, révélant un coffre.

- *Comment diable avez-vous su ?*

- *Les livres bien entendu et quelques marques d'usure sur cette étagère. Votre coffre a bien sûr été vidé de son contenu, n'est-il pas ?*

Monsieur Fabre s'effondra sur un sofa et se prit la tête à deux mains. Il fit un gros effort pour reprendre contenance, puis finit par répondre.

- *Oui, il a été vidé.*

- *Que contenait-il ?*

- *Est-ce que cela vous aiderait vraiment pour mener votre enquête ?*

- *Il va sans dire, répondîmes-nous de concert.*

- *... Fort bien...*

Monsieur Fabre se fit violence pour nous livrer l'ensemble des faits. Cette fois, Sherlock s'assit dans sa position favorite, yeux fermés et mains jointes.

- Un client m'a récemment contacté pour assurer la vente d'une importante collection de pièces anciennes, des pièces en or je le précise, et de quelques parures de diamants. Il s'agit-là d'une des plus importantes ventes que j'ai à réaliser depuis que je suis installé.

- Est-ce un client habituel ? demanda Sherlock.

- Non, c'est la première fois que je le rencontrai. Mais j'ai été recommandé par un autre client, pour lequel j'ai effectué plusieurs ventes.

- Poursuivez, je vous prie.

Sherlock n'avait pas ouvert les yeux et Monsieur Fabre me regarda interloqué. Je lui souris et l'invitai également à poursuivre.

- Bien... mon client m'a donc apporté sa collection vendredi, pour une estimation. Il s'agit-là d'un ensemble de très grande valeur, dont l'authentification ne posa aucune difficulté. Nous avons convenu de ma commission et projeté d'assurer la vente des biens d'ici trois semaines. Le temps nécessaire pour préparer les annonces et de les diffuser. J'ai conservé les collections et les ai mises au coffre.

- Étiez-vous seul à recevoir ce client ?

- Non, j'étais accompagné de mon assistant.

Valentin s'occupe de la préparation des annonces et de leur diffusion.

- Avez-vous ouvert le coffre devant votre client ?

- Bien sûr que non, les clients n'ont pas à savoir où il se trouve !

- Merci Monsieur Fabre, nous vous laissons poursuivre.

J'avais pris les devants afin d'éviter les manières souvent trop brusques de Sherlock.

- *Toujours est-il qu'en arrivant dans mon bureau ce matin, j'ai découvert ce spectacle de désolation.*

- *Le cambriolage a donc eu lieu entre vendredi soir et ce lundi matin.*

- *Non. En fait, je suis passé ici-même samedi soir. J'avais une vente dans mes locaux de la montée de Choulans. Je suis repassé ici en fin d'après-midi pour récupérer l'argent liquide issu des ventes et honoraires de la semaine, afin de porter le tout à la banque avant sa fermeture. Au moins, cet argent a pu être mis en lieu sûr. Les collections étaient toujours au coffre.*

- *Qui n'a manifestement pas été forcé ? compléta Sherlock.*

- *Eh bien ... non, il ne me semble pas. Je suis pourtant le seul à en connaître la combinaison.*

- *Cela ne signifie rien, je puis vous l'assurer, commentai-je.*

Nos précédentes enquêtes m'avaient instruit sur la relative sécurité qu'un coffre fort pouvait procurer, face à un cambrioleur déterminé et compétent.

- *Vous êtes conscient que votre client devient lui aussi suspect, Monsieur Fabre.*

- *Croyez-vous !?*

- *La coïncidence est trop forte pour être ignorée. Lui seul était au courant que vous disposiez de ses collections car je suppose que vous n'avez pas encore diffusé les informations de leur vente prochaine ?*

- *...C'est exact... elles ne le seront que dans le courant de la semaine... enfin elles auraient dû l'être.*

Je me tournai vers Sherlock pour découvrir ce sourire de satisfaction que je ne lui connaissais que trop bien. Que nous réservait-il ?

- Je vais vous donner ses coordonnées...

- Ceci ne sera pas nécessaire, Monsieur Fabre.

- Mais vous venez de dire que mon client était le principal suspect !

- S'il s'était agi d'un cambriolage, oui à n'en pas douter.

Monsieur Fabre considéra Sherlock avec le même air interloqué que je devais afficher. Avait-il perdu la tête ? Mon ami et associé se leva et se dirigea vers la fenêtre fracturée puis s'accroupit.

- Primo, veuillez vous approcher et toucher ce magnifique tapis persan.

Il avait adopté ce ton doctoral qui devenait facilement très agaçant, mais qui vous poussait néanmoins à lui obéir sans en demander plus.

- Eh bien quoi ? demanda Monsieur Fabre au comble de l'exaspération.

- N'avez-vous pas noté qu'il avait plu toute la journée de dimanche et toute la nuit dernière avec un vent violent ?

- Or, votre tapis est parfaitement sec, complétai-je commençant à comprendre où il voulait en venir. Le temps ne s'est calmé que vers six heures ce matin.

- Le vol aurait donc eu lieu ce matin, comprit Monsieur Fabre. Le voleur n'est donc pas si loin que vous le pensiez...

Sherlock sourit à nouveau, se releva et se tourna vers la fenêtre.

- Secundo, veuillez observer le cadre de cette fenêtre.

Il s'agissait d'une classique fenêtre à deux battants, dont la vitre de celui de gauche avait été brisée. Les débris de verre jonchaient le sol du bureau.

- Veuillez noter la présence de petits éclats de verre dans la rainure, ici à droite.

- Et alors ? demanda Monsieur Fabre.

- Puisque la fenêtre était fermée, comment ont-ils pu se retrouver là ?

- Le cambrioleur les y aura laissés en ressortant, proposai-je.

- Réponse pertinente, répondit Sherlock,... mais fausse, compléta-t-il en pointant l'index.

Monsieur Fabre semblait complètement perdu... tout comme moi, je dois bien l'admettre.

- Tertio, que voyez-vous ici ? questionna-t-il en désignant un fragment de vitre resté accroché à la fenêtre.

Un fil de couleur rouille y était accroché... Sherlock se dirigea vers le sofa et ramena un coussin de la même couleur. L'une des faces présentait un accroc... le fil correspondait.

- Mais comment est-ce possible ?

- ... Votre vitre a été cassée par une personne qui se tenait déjà dans votre bureau, Monsieur Fabre. Il aura ouvert la fenêtre, aura rabattu un des battants et se sera protégé la main avec ce coussin pour briser la vitre. Faisant ainsi croire à une effraction. Ceci entre six heures du matin et l'heure à laquelle vous êtes arrivé, répondis-je.

- Cela restreint considérablement la liste des suspects, n'est-il pas ? conclut Sherlock.

Monsieur Fabre restait sans voix.

*- Qui arrive le premier parmi vos personnels ?
demandai-je.*

Il répondit avec un mélange de regret et d'amertume. Si nous avons résolu l'affaire, disons pour être plus précis, si Sherlock avait résolu l'affaire, nous ne devons cependant pas tarder. Il s'adressa à Monsieur Fabre alors que j'allai ouvrir la porte du bureau.

- Monsieur Valentin ? appelai-je.

- Oui, que puis-je pour vous ?

- Monsieur Fabre requiert votre assistance.

- Oh, bien sûr ! J'arrive immédiatement.

Je m'effaçai pour le laisser entrer. Monsieur Valentin poussa un cri en découvrant le bureau de son employeur.

- Monsieur Fabre ! Mais quelle horreur !

- À qui le dites-vous, Valentin !

- Et tous vos beaux livres... dit-il en commençant par les ramasser.

Monsieur Fabre ne répondit pas et observa Valentin avec froideur.

- Ne devrions-nous pas appeler la police ? proposa l'assistant.

- J'ai fait appel à ces Messieurs, qui sont détectives.

- Des détectives !? réagit-il.

- N'avez-vous rien remarqué de suspect ce matin en arrivant ? demandai-je. Vous arrivez de bonne heure à ce qu'il paraît.

- Non, je n'ai rien remarqué. J'ai démarré mon service à sept heures comme chaque jour. J'aime à prendre de l'avance dans la réalisation de mes tâches. D'autant que je dois me rendre à l'imprimerie à dix heures pour porter les annonces des prochaines ventes.

Durant cet échange, Sherlock observait Valentin avec attention. Il quitta alors brusquement les lieux, nous laissant tous trois dans le bureau.

- *Que lui arrive-t-il ? demanda Monsieur Valentin d'une voix où perçait une pointe d'inquiétude.*

- *Ne vous inquiétez pas, il est coutumier du fait, c'est un anglais, voyez-vous.*

Sherlock ne tarda pas à nous rejoindre portant à la main une sacoche en cuir.

- *Ceci vous appartient-il ? questionna Sherlock.*

- *Non, je n'ai jamais vu ce sac.*

- *Je l'ai pourtant trouvé sous votre bureau.*

- *Je vous assure qu'il ne m'appartient pas.*

Valentin avait répondu sans hésitation et il me semblait tout à fait sincère.

- *Que contient-il ? demanda fébrilement Monsieur Fabre.*

Sherlock ouvrit la sacoche et en sortit les avis de la prochaine vente destinés à l'imprimeur. Puis il extirpa un à un les netsukes. La collection de pièces et les bijoux suivirent de peu.

- *Mes collections !*

Monsieur Fabre se précipita pour vérifier le contenu. Rien ne manquait et tout avait été soigneusement emballé.

- *C'est à n'y rien comprendre ! commenta Valentin.*

Sherlock s'approcha de lui.

- *Ce petit éclat de verre sur votre manche gauche vous dispense de toute explication, Monsieur.*

Valentin lui jeta à la figure les livres qu'il avait ramassés et se précipita vers la porte du bureau. J'eus

tout juste le temps de le saisir par le col et de le maîtriser en lui coinçant un bras dans le dos. Il était vif, le gaillard !

- *Valentin, scélérat, comment avez-vous pu ?*

- *... Un coup de folie Monsieur Fabre, croyez-le bien... j'ai récemment emprunté une grosse somme que je ne peux rembourser...*

- *Vous auriez dû m'en parler en ce cas... commença Monsieur Fabre.*

- *Mensonges, l'interrompit Sherlock.*

- *Je ne vous permets pas, s'insurgea Valentin, que je peinais à contenir.*

- *Vous prépariez forcément votre coup depuis quelques temps, cela ne peut s'improviser. Vous avez certainement fait reproduire la clef du bureau de Monsieur Fabre, pour vous y introduire. Quant au code du coffre... gageons que Monsieur Fabre a utilisé sa date de naissance ? De mariage ?*

- *... de naissance, oui, répondit piteusement notre client.*

Sherlock secoua la tête en soupirant et levant les yeux au ciel, renforçant sans doute le sentiment de gêne que devait ressentir Monsieur Fabre. Il poursuivit.

- *L'occasion s'est certainement présentée avec ces collections et vous a fait sauter le pas. Mais le vol des netsukes prouve autre chose. S'ils ont une certaine valeur, vous savez surtout que Monsieur Fabre y est attaché. Vous vouliez le faire souffrir en plus de le voler.*

Le beau visage de Valentin se mua en un masque de haine.

- Vous n'êtes qu'un vil marchand de biens, imbu de votre position, monsieur Fabre. Je connais l'art bien mieux que vous, mais vous me cantonnez aux tâches ingrates, de peur que je vous fasse de l'ombre...

Je décidai de stopper cette logorrhée en lui assénant une paire de gifles qui le fit basculer dans le sofa et lui coupa la chique.

- Vous pouvez appeler la police désormais, Monsieur Fabre.

- Non !... non, je ne tiens toujours pas à ce que ceci soit ébruité. Vous quittez immédiatement ces bureaux, Valentin, vous êtes renvoyé. Je me charge personnellement d'informer toute la profession de votre sens de l'honnêteté et de l'honneur. Je peux vous promettre que vous ne retrouverez aucun emploi sur la place de Lyon dans quelque milieu que ce soit... et si vous n'avez pas quitté la ville d'ici demain... je reviendrai sur ma position quant au dépôt de plainte.

Valentin se leva avec précaution, son regard passant alternativement de Sherlock à moi pour guetter nos réactions. Puis il sortit en courant et quitta les bureaux de Monsieur Fabre.

- Je vous trouve bien clément, Monsieur.

- Les affaires avant tout, Monsieur Luciole... les affaires avant tout. J'ai récupéré mes biens et ma réputation est sauve, c'est l'essentiel.

Pourtant, nul doute que Valentin ne s'arrêterait pas à ce coup d'essai.

- Messieurs, je ne sais comment vous remercier pour votre aide précieuse et la diligence avec laquelle vous avez résolu mon affaire !

- Précieuse est le terme, fis-je en observant les objets dérobés.

Monsieur Fabre fouilla dans son tiroir et en sortit un billet.

- J'arrondis votre rémunération à deux heures de travail, au tarif que vous m'aviez indiqué... Si si, j'insiste.

- Euh...c'est bien peu au regard du service rendu, répliquai-je.

- Votre rémunération serait-elle liée au montant du vol ?

- Non, bien sûr, mais ...

- Dans ce cas, je ne vous retiens pas plus longtemps, Messieurs. Je connais la valeur de votre temps ... les affaires sont les affaires, Monsieur Luciole.

Comme je comprenais Valentin en cet instant précis ! Monsieur Fabre n'avait aucune reconnaissance pour le travail accompli. Discuter aurait été peine perdue, d'autant que je n'étais pas doué pour cela.

Nous nous retrouvâmes dehors en milieu de matinée, sans autre perspective que de retourner à nos bureaux, sous un ciel de plomb et une pluie fine qui s'était remise à tomber. Pourvu qu'elle gâche le tapis d'orient de ce Fabre de malheur !

- Tu sembles de méchante humeur, Edmond.

- Écoute Sherlock, c'est le troisième client depuis un mois qui vient à nous avec un problème que tu résous sans même mener d'enquête.

- Je ne comprends pas, nous avons mené l'enquête. Je n'ai pas inventé la solution, je me suis basé sur les faits et l'observation.

- Nous pouvions prendre notre temps pour arriver au même résultat. Mais non, il faut que tu trouves la solution comme ça, fis-je en claquant des doigts.

- Tu m'en veux donc ?

Oui, bien sûr,... Non... évidemment que non, je n'en voulais pas à Sherlock. J'étais injuste.

- ...Pas du tout, Sherlock... pardonne-moi. Tu as été brillant comme toujours. Je suis juste inquiet pour nos finances, c'est tout. J'ai même l'esprit si encombré que je n'ai pas observé la scène avec attention. Si tu n'avais rien dit, nous ferions le tour des receleurs en pure perte... Pour autant, il faut que nous fassions en sorte de trouver rapidement des ressources.

J'avais face à moi une sorte de génie totalement détaché des contingences matérielles. Cette fois, cependant, il sembla comprendre mes remarques. La vie n'était facile pour personne à cette époque et nous avions besoin de rentrées d'argent.

Il y avait une maisonnée de cinq personnes à nourrir, or la rente mise en place par mon oncle s'était singulièrement tarie, et j'avais perdu mon poste d'instructeur de boxe, suite aux événements de la Commune. Et depuis peu, de nouvelles dépenses étaient venues se greffer à ce budget déjà tendu.

Cela remonte à notre enquête de l'année passée, pour le compte des frères Boulin-Chevalier⁴. Michel avait

⁴ Voir l'affaire du huitième coffret.

accompagné Sherlock pour rencontrer Monsieur Gustave Fortier, le directeur de l'École Centrale Lyonnaise⁵. La visite des laboratoires avait déclenché chez lui une passion tout à fait improbable pour les sciences. Monsieur Fortier l'avait tout de suite compris et avait détecté un fort potentiel, qu'il jugeait tout à fait inapproprié d'ignorer. Il m'avait ainsi convaincu de l'orienter vers des études techniques. Bien que ses capacités soient réelles, l'éducation de Michel présentait de nombreuses lacunes. Aussi, depuis plusieurs mois, suivait-il les cours d'un précepteur dans l'optique de se présenter aux examens d'admission de l'école de la Martinière⁶, au mois d'octobre. S'il réussissait à y entrer et s'y montrait aussi brillant que nous l'imaginions, il pourrait ensuite intégrer l'école d'application de Monsieur Fortier. Le chemin était long et chaque année d'étude dans cette école coûterait sept cents francs !

Michel m'avait juré de me rembourser, ce que j'avais clairement refusé. J'étais prêt à financer ses études sans aucun état d'âme, même si cela impliquait quelques sacrifices. J'étais trop heureux de pouvoir à mon tour aider un jeune garçon dans la détresse, comme je l'avais moi-même été à son âge.

⁵ Cette école d'application, fondée en 1857 par François Barthélemy Arlès-Dufour, s'appelle désormais École Centrale de Lyon. Elle était destinée à fournir des cadres aux industriels lyonnais. Monsieur Gustave Fortier en sera le directeur de 1868 à 1922 !

⁶ École technique fondée en 1826 à Lyon, grâce aux legs du major Claude Martin (1735-1800) qui fit fortune en Inde.

3.

Lyon, jeudi 7 septembre 1871

Je n'eus finalement pas à attendre très longtemps pour profiter d'une éclaircie dans mes soucis financiers. La bonne nouvelle me parvint de notre ami Victor Ardent, chef de la Sûreté Lyonnaise. Celle-ci se reconstruisait petit à petit sous l'impulsion du dynamique commissaire, comme il me l'expliquait dans son bureau reconquis de la rue Luizerne.

- *Que d'aventures⁷ avons-nous vécues entre ces murs, n'est-ce pas Edmond ?*

- *Tu dis vrai. Mais tu sais, je n'en éprouve aucune nostalgie. J'espère que cette période de troubles est désormais définitivement derrière nous.*

Lorsque nous étions dans notre cercle privé ou en l'absence de ses subordonnés, j'appelais le chef de la Sûreté par son prénom.

- *Oh, je ne me fais guère d'illusions, Edmond. L'homme est ainsi fait qu'il ne se satisfait jamais de ce qu'il a. Qui sait ce que nous réserve l'avenir ?*

- *As-tu des nouvelles du Colonel ?*

- *Ah ah ! Edgar de la Ferney est toujours à la tête de ses services secrets. Il sert tout aussi fidèlement la nouvelle République qu'il a servi l'Empire ou la*

⁷ Voir le tome 2, « L'affaire du huitième coffret »

monarchie de Juillet. Ses compétences ont été jugées indispensables et l'heure de la retraite n'a pas encore sonné pour lui.

Victor était issu d'une famille bourgeoise désargentée alors que le Colonel de la Ferney était l'héritier d'une longue lignée de la haute noblesse de l'ancien régime. Deux hommes très différents qui partageaient le même souci du bien public et les mêmes valeurs de droiture et de probité. Nos premières aventures avaient tissé des liens profonds entre eux.

- Je te remercie d'avoir répondu si vite à mon invitation.

- C'est toujours un plaisir de discuter avec toi et ce n'est pas non plus comme si mon emploi du temps était surchargé.

- Cela pourrait changer, répondit-il en souriant. Je n'ai pas abandonné mes projets d'amélioration de mes services. La guerre puis la Commune ont certes suspendu ces efforts, mais je relance la machine... J'irai donc droit au but. J'aimerais te proposer de reprendre ton poste d'instructeur. Je suis bien certain que tous mes hommes n'attendent que cela.

C'est le poste que j'occupais avant la déclaration de guerre à la Prusse. J'enseignais alors la boxe française et la canne aux agents et aux inspecteurs de la Sûreté. Comment aurais-je pu mieux allier passion et activité professionnelle ?

Je m'empressais d'accepter la proposition providentielle du commissaire et de sceller cet accord par une vigoureuse poignée de main. Victor me fit

ensuite signer le contrat qu'il avait fait préparer tant il était sûr de son fait.

Je devais commencer la semaine suivante et me réjouissais déjà de retrouver nombre de mes amis agents, dont certains, comme Marcel Ferrand, fréquentaient par ailleurs ma salle de boxe à titre privé.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtais chez un caviste pour acheter deux bouteilles de champagne, de quoi fêter dignement cette excellente nouvelle. Même si la paye n'était pas extraordinaire, elle avait le mérite d'être sûre et régulière.

Tout le monde fut ravi d'apprendre que je reprenais mes fonctions d'instructeur des forces de police. Je crois surtout que cela symbolisait un certain retour à la normale, après plus d'une année d'incertitude sur notre devenir. Maryvonne prépara un inestimable repas et tous les ingrédients étaient réunis pour passer une très agréable soirée.

Anselme nous avait régalez de ses anecdotes sur Lyon, dont il s'avérait un très fin connaisseur de la grande et de la petite histoire. Michel nous avait fait part de ses progrès et de son impatience de passer les examens d'entrée à la Martinière. Avant d'apporter le dessert, Maryvonne demanda à Sherlock de nous jouer un morceau sur son violon. Ce dernier ne lui refusait jamais rien, pourtant il s'exécuta sans grand enthousiasme. Il interpréta un mouvement d'un concerto pour violon de Ludwig Van Beethoven.

J'aurais préféré un air plus enjoué, mais tout le monde apprécia cet intermède.

- Dis-moi, Sherlock, tu m'as l'air bien songeur ce soir, commença Anselme. Le pays te manquerait-il ?
Anselme abordait là un sujet qui me préoccupait depuis plusieurs mois. Lors de son arrivée, il avait été dit que Sherlock ne devait demeurer chez nous que quelques semaines. Une certaine distance avec Londres s'avérait nécessaire, suite à des événements a priori graves dont je ne savais toujours rien. Les semaines s'étaient transformées en mois et voilà un an et demi qu'il était parmi nous. Nous étions devenus amis et associés et l'idée qu'il puisse rentrer en Grande-Bretagne m'angoissait.

- Cela m'arrive, je le reconnais. Mais je me sens bien ici parmi vous et n'envisage pas de bouger. À moins que vous n'en ayez assez de moi ?
Tout le monde se récria et Maryvonne gourmanda Anselme, lui demandant de ne plus importuner Sherlock. Ce dernier n'en tint pas compte.

- Alors, quel est le problème ?

- Eh bien..., commença Sherlock, manifestement perturbé.

- Je crois que notre ami s'ennuie, intervins-je. Nous n'avons que des affaires sans grande complexité et beaucoup moins aventureuses que nos deux premières enquêtes.

- Vous courez moins de risques et c'est une bonne chose, tempéra Maryvonne. On peut dire que vous avez eu votre lot de meurtres et de complots. Un peu de tranquillité ne peut pas vous nuire.

Et si c'était justement cette tranquillité et cette absence de difficulté qui minaient Sherlock. La facilité avec laquelle il dénouait les affaires ne lui apportait pas de réelle satisfaction, du moins pas durablement. Au moins, lui restait-il l'apprentissage des sciences grâce à ses diverses expériences avec nos amis scientifiques. Ses liens avec le docteur Édouard Malfait et Étienne Locard⁸ étaient toujours aussi étroits et il passait de longues journées, cloîtré dans son laboratoire. Tout ceci au grand dam de Maryvonne qui ne jurait que par le grand air.

Les semaines qui s'offraient à nous allaient peut-être nous mettre sous la dent une affaire plus coriace ? Cela, nous ne le maîtrisions pas.

Lyon, lundi 10 septembre 1871

J'étais confortablement installé à mon bureau en train de remettre à plat mon programme d'entraînement destiné aux membres de la Sûreté, lorsque j'entendis frapper à la porte qui donnait sur la rue.

Quelle ne fut pas ma surprise en ouvrant la porte. Deux très jeunes femmes se tenaient devant moi. Très jolies et très élégantes, mais sans ostentation. L'une était blonde aux yeux bleus, portant des anglaises, tout comme la seconde dont la chevelure fauve faisait

⁸ Étienne Locard est le père de Edmond Locard (1877-1966), médecin légiste et fondateur, en 1910 à Lyon, du premier laboratoire de police scientifique au monde.

ressortir l'éclat de ses yeux verts. C'est cette dernière qui prit la parole.

- *Êtes-vous Monsieur Edmond Luciole ?*

- *Bonjour Mesdemoiselles, c'est bien moi en effet.*

Que me vaut le plaisir de votre visite ?

- *Nous souhaiterions vous parler d'une affaire.*

Je m'empressai de les faire entrer et leur proposai de prendre place dans les deux fauteuils Chesterfield.

- *Puis-je vous proposer une boisson ? Un café ou un thé peut-être ?*

- *Ne vous donnez pas cette peine, répondit l'une.*

- *Un thé serait parfait, répartit la jeune femme brune qui semblait la plus volontaire des deux.*

Je m'absentai le temps de demander à Maryvonne de nous préparer du thé et d'aller chercher Sherlock dans son laboratoire. Il me fallut insister pour l'en faire sortir alors qu'il travaillait à la comparaison de cendres de tabac, ... un travail Ô combien fascinant !

Nous regagnâmes notre bureau alors que Maryvonne servait déjà le thé, tout en échangeant quelques propos avec nos futures ou potentielles clientes. Elle haussa les sourcils et sortit en m'adressant un grand sourire, dont je ne compris pas la raison. Je fis les présentations et nous prîmes place sur le canapé. Contrairement à son habitude, Sherlock s'assit au bord, les mains sur les genoux. Je mis cela sur le compte de son agacement d'avoir été distrait de ses expériences. Ce fut ma première interlocutrice qui prit la parole.

- *Je m'appelle Clarisse Beaumont et voici ma sœur Charlotte, ma sœur aînée.*

Cette dernière inclina la tête. Elle semblait beaucoup plus réservée que sa cadette, qui avait un tempérament de meneuse.

- Nous avons lu dans un journal une publicité pour votre cabinet de détective. Il y était précisé que vous interveniez pour résoudre tout type d'affaire. Afin que nous ne commettions pas d'impair, est-ce à dire que vous venez en aide aux personnes confrontées à des... difficultés ?

- Tout dépend de vos difficultés bien entendu. Nous intervenons sur des sujets assez variés, qui ne concernent pas vraiment ou pas encore la police... Le plus simple serait de nous exposer votre problème, nous pourrions ainsi vous dire si nous pouvons vous prêter main forte.

- Je pense que nous ennuyons ces Messieurs, Clarisse. Nous ferions mieux de partir.

- Non Charlotte, je veux tirer cette affaire au clair et que nous cessions de nous faire des idées ou de nous angoïsser pour cela.

La sœur aînée soupira mais n'insista pas, connaissant sans doute trop bien le caractère de sa cadette.

- Clarisse a insisté pour venir vous voir et vous exposer ce qu'elle estime être un... mystère.

- Mystère ou pas, la présence de cet homme te met aussi mal à l'aise que moi, et je n'ai pas l'intention de laisser perdurer cette situation.

- Pouvez-vous nous en dire plus, que nous jugions sur pièce ? questionnai-je, tant par curiosité que par envie de couper court à une possible dispute.

- Hum ! commença Clarisse avec un petit air de satisfaction. Avant toute chose, parlons argent. Quels sont vos tarifs ?

L'aplomb de cette Clarisse m'amuse et me plaît beaucoup. Je lui fis part du montant de nos honoraires.

- *Fort bien, cela me semble raisonnable, ... si vous êtes efficaces.*

Quel tempérament chez cette toute jeune fille !

- *Nous le sommes Mademoiselle, intervint Sherlock.*

- *Fort bien. Voici notre affaire. Nous avons emménagé dans une maison située dans la montée du Gourguillon au mois de juillet. Nous en avons hérité au décès de notre père, qui était officier dans l'armée impériale. Nous étions ses seules héritières, depuis le décès de sa sœur, chez qui nous vivions à Vienne.*

- *Je vous présente mes condoléances.*

- *Je vous remercie. C'est une maison assez spacieuse, que nous envisageons d'aménager afin d'y ouvrir un restaurant.*

- *Voilà un projet ambitieux...*

Je n'eus pas le temps de les féliciter que Mademoiselle Clarisse se retrouvait debout !

- *Trop ambitieux pour deux jeunes femmes ? C'est ce que vous pensez, Monsieur Luciole !?*

- *Clarisse, Monsieur Luciole n'a rien dit de tel, intervint son aînée.*

- *Tout au contraire, Mademoiselle, j'allais vous en féliciter. J'ai moi-même hérité cette maison de mon oncle et y ai développé mes affaires. Je comprends d'autant mieux votre projet.*

Quel tempérament enflammé chez Mademoiselle Clarisse. Heureusement, sa sœur semblait beaucoup plus tempérée. L'association de leurs deux caractères laissait augurer du succès de leur entreprise.

- *Ah, ... fort bien. Veuillez m'excuser, Monsieur Luciole. Voyez-vous, nous avons fait appel à quelques*

artisans pour différents travaux et ces Messieurs se croient tout permis face à deux jeunes femmes seules sans homme au foyer. Mais je sais me faire entendre. Cela, j'en étais intimement convaincu, il ne devait pas faire bon se fâcher avec Mademoiselle Clarisse.

- Les premiers aménagements prennent forme et tout avance plutôt correctement. Mais il y a un mois environ, nous avons eu la première visite d'un homme... plutôt inquiétant.

- Il n'avait rien d'inquiétant à cette époque, intervint sa sœur. Il voulait simplement nous acheter la maison...

- ...Ce que nous avons refusé aussitôt. Il est revenu une semaine après pour réitérer sa proposition. Cette fois, il a argué que l'entreprise dans laquelle nous nous lancions était vouée à l'échec !...

- ...Et ce fut un nouveau refus de notre part.

- Pourquoi m'interromps-tu sans cesse ?

- Je tiens à ce que Messieurs Luciole et Holmes aient une vision objective de cette affaire.

Ces deux-là s'aimaient sans doute beaucoup pour avoir un tel projet en commun, mais l'ambiance devait être souvent tendue dans leur foyer.

- Hmm... toujours est-il que ce Monsieur revient à la charge chaque semaine. Et il n'est pas rare que je le voie épier notre maison, tapi dans un recoin. Je ne sais s'il se croit discret, mais quand je l'aperçois, je l'interpelle de la fenêtre ou du pas de porte et il s'en va.

J'attendais les inévitables questions de Sherlock... mais en vain. Il se tenait toujours aussi raide à mes côtés. Je